

Bernard Lévy, Catherine Harton, Robert Brisebois

Michel Lord

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2016). Compte rendu de [Bernard Lévy, Catherine Harton, Robert Brisebois]. *Lettres québécoises*, (163), 42–43.

☆☆☆☆

BERNARD LÉVY

La nuit du violoncelliste**Romans accélérés**

Montréal, Triptyque, 2015, 171 p., 25 \$.

Un éloge de la lenteur à toute vitesse

En ces temps où l'on valorise la vitesse, mais où l'on se bat pour la lenteur, *La nuit du violoncelliste* de Bernard Lévy marque bien notre *zeitgeist* (l'air du temps). Ce dernier livre propose des visions accélérées de « romans », mais l'on prend bien soin de souligner un paradoxe : « Le roman accéléré exige d'être lu sans se presser. » (p. 24) Rabelais déjà nous le disait : « Hâtons-nous lentement. »

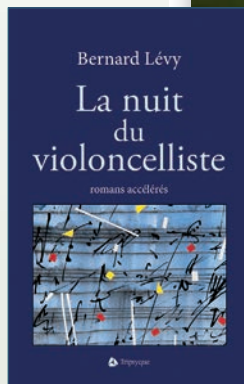
Le premier texte, « En guise de préface, conversation imaginaire », d'où est tirée cette citation, représente une sorte d'autocritique, de métadiscours sur la propre pratique de Lévy, dont l'*alter ego* imaginaire s'interroge sur ce « genre » qui n'en est pas vraiment un, que je sache, du moins pas un genre consacré par l'institution littéraire. Le texte le répète : ce sont « les lecteurs [qui] décideront » (p. 21).

Alors décidons : les onze textes du recueil sont des nouvelles, même pas des *novellas*, mais la plupart sont expérimentales, ludiques, parodiques, bien qu'elles soient loin d'être déconnectées de la tradition littéraire.

D'abord la nouvelle sous forme de dialogue, de conversation, n'est pas récente. Paul Morand, entre autres, l'a bien pratiquée. La nouvelle-préface-conversation qui ouvre le recueil entre donc dans ce sous-genre fort approprié pour qui veut théoriser avec une certaine légèreté sa pratique.

Puis il y a une tendance qui colore le style de beaucoup de nouvelles : l'écriture automatique, surréaliste, « un vieil écrivain surréaliste » (p. 37) étant d'ailleurs évoqué sans qu'il soit nommé. Serait-ce Philippe Soupault ou André Breton des *Champs magnétiques* ? Dans cette mouvance, le Monsieur T de la nouvelle du même nom « invente un vocabulaire, une syntaxe approximative, des intonations déroutantes, et propose le tout sans crier gare au beau milieu de la rue » (p. 105). Il ne manquerait plus qu'il tire sur les gens au hasard. Il délirera en inventant des phrases comme celle-ci : « Laliglou lépadé sliva liapé chidila la. » (p. 101) Avec ce Monsieur T, on songe, outre le *Monsieur Teste* de Valéry, au langage de « l'original épormyable » de Claude Gauvreau. Souvent aussi le caractère purement abstrait de la langue est évoqué, le rapprochant de l'esthétique symboliste voulant que la littérature soit « de la musique avant toute chose » (Verlaine).

La musique est d'ailleurs présente sous une forme ou une autre dans presque chaque récit. Ainsi, comme Lévy dans ce recueil, le violoncelliste de la nouvelle éponyme « tire [...] de surprenantes résonances de « [s] on instrument » (p. 42), et « dérive [...], divague », et se fait délirant à la Ionesco (« Tu jouais ? [...] — J'essayais [...] — Et comment va l'Himalaya aujourd'hui ? » [p. 45]), nous renvoyant ainsi aux dialogues absurdes de *La cantatrice chauve*.



BERNARD LÉVY

Le recueil se termine par un autre texte délirant, « Le cri », également surréaliste, carnavalesque, postcataclysmique, avec des lions dans le métro de Paris et un homme dont le rugissement provoque l'ébranlement de l'Obélisque de la Place de la Concorde, dans un « hurlement [...] annonçant la fin du monde ». (p. 163)

On comprendra que ce curieux recueil, écrit avec la précision d'un maître de la langue et de la magie verbale, est réservé aux *happy few* qui s'en délecteront. Au bout du compte, on voit que, dans ce recueil original, Lévy s'est amusé à donner une leçon de choses quant au caractère ludique — nouvelle mouture oulipienne ? — de la littérature. À déguster lentement...

☆ ½

CATHERINE HARTON

Traité des peaux

Montréal, Marchand de feuilles, 2015, 176 p., 21,95 \$.

Littérature et bons sentiments

Poète primée, Catherine Harton offre avec *Traité des peaux* son premier recueil de nouvelles. Remplis de bonnes intentions, les récits dépeignent la misère matérielle et morale des Inuits du Groenland et du Nunavik ainsi que des Amérindiens du Québec en prenant fait et cause pour eux. Avec raison, dois-je dire.

Un mot — une teinte — revient sans cesse dans le recueil : le *gris*, qui représente plus qu'une simple couleur et qui tient lieu d'atmosphère pesant sur ces univers misérabilistes où de pauvres gens se débattent comme ils le peuvent pour survivre envers et contre tous. Pourquoi une jeune Montréalaise s'est-elle engagée dans cette voie ? Nul doute que c'est par compassion pour ces peuples qui nous côtoient et qui sont souvent victimes d'un racisme éhonté dont le livre témoigne avec justesse et éloquemment. Ce qui ne veut pas dire qu'on

fait ici nécessairement de la bonne littérature avec de bons sentiments.

Les dix nouvelles sont inégales et certaines contiennent des passages curieux sur lesquels je reviendrai.

Le recueil s'ouvre par « La mémoire des habiles », par un temps gris et tempétueux qu'un vieil Inuk observe tout en faisant le bilan de sa pauvre vie remplie de honte (il n'a pas été l'ouvrier qu'il aurait dû être), mais aussi de la fierté d'avoir bravé un ours. On songe à *Agaguk* ou à *Agoak* d'Yves Thériault. La chasse est l'activité privilégiée des Inuits, et elle est à l'honneur dans « Il faut toucher l'oiseau au cœur », bien que la nouvelle se termine par une tragédie dans une chute ingénieuse. C'est le métier de tanneur de peaux de phoques qui est en danger dans « Petit traité de la peau » où un bon Danois se bat pour que les Inuits du Groenland continuent de vivre de la chasse aux phoques, mais il échoue à cause de l'Union européenne qui considère ces gens comme des « barbares » (p. 59).



Les nouvelles qui suivent, celles qui se passent au Nunavik et au Québec, n'ont pas la même force que ces dernières. Dans « Le bois majeur », par exemple, on a droit à une histoire bizarre avec cet homme qui travaille dans un chantier où l'on déboise sauvagement les abords d'une rivière. Il se met à agir de manière déréglée tout en fumant du hasch. Il a « des crampes, au niveau de l'abdomen, tout proche de l'estomac » (p. 129), « il sent la peur l'escalader », tellement qu'il se dit : « J'ai parié mon sommeil sur des mauvais quiz télévisés » (p. 132). Allez y comprendre quelque chose.



CATHERINE HARTON

Ponctuellement, il y a comme ça dans le recueil de nombreux dérapages stylistiques et sémantiques difficilement compréhensibles : « des odeurs de soupes et de café coffrent l'air des chaumières » (p. 54), « l'amertume nappe sa gorge » (p. 65), « la peur s'installe, plante ses griffes dans les épines dorsales et souffle doucement le long des colonnes » (p. 82).

La liste pourrait malheureusement s'allonger. Un bon travail de révision aurait été nécessaire afin que ce recueil, qui a ses mérites, soit impeccable. Dommage qu'on laisse passer de telles scories.



ROBERT BRISEBOIS

De la température corporelle des marmottes et autres macabres découvertes

Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Grenouille bleue », 2015, 100 p., 18,95 \$.

La fascination a ses limites

L'auteur avoue sans ambages son admiration pour Lovecraft. Rien de mal à ça, il n'est pas le seul. J'en suis. Encore faut-il des moyens à la mesure de ses ambitions, si l'on veut égaler ou dépasser le maître.

Ce recueil de onze nouvelles se veut un « ouvrage fantastique » (quatrième de couverture), et il l'est en partie. Là n'est pas le problème, bien au contraire. Cela commence bien, façon de parler, car tout va mal dans ces univers glauques comme un cimetière la nuit. Et justement, la nouvelle d'ouverture, éponyme, met en discours un veilleur de nuit dans un cimetière de Providence, qui soigne la tombe de son vieux conteur, décédé en 1691. On voit la filiation...

Dans « La haine », le narrateur se perd en route vers Saint-Eustache. Découvrant un vieil hôtel où tous sont étranges, laids, décrépits, et où les clients sont des « badauds assis » (p. 15, cherchez l'erreur) dans une salle, il a la surprise d'être reconnu, lui un parfait étranger. Il va ensuite dans une vieille maison (tout est vieux dans cet univers), où il se trouve mystérieusement séquestré et où il aura la surprise de devoir répondre d'un pacte qui le force à commettre d'horribles actes. *Very lovecraftien* !



Les deux textes qui suivent allongent sur vingt pages des récits qui se présentent comme des poèmes, mais qui ne sont que de l'étalement typographique fabulant sur des situations grotesques, avec un rat presque humain à la clé. On passe.

« Les mains » reviennent à la narration « normale », mais pour évoquer la vie d'un enfant dont la croissance est étonnante (encore très lovecraftien). Sa carrière l'est autant, le garçon devenant l'un des artistes planétaires les plus riches et les plus célèbres et qui règle son compte à un petit voleur de banque en un tour de main. Rien de moins.

La longue nouvelle (de 33 pages) qui clôt le recueil, « Le réel de Leibniz », n'a rien de la parodie que fait Voltaire du philosophe allemand (voir *Candide*). Le narrateur, un jeune professeur cancéreux, retrouve un de ses maîtres universitaires qui l'invite à son château pour le combler de ses soins. On le soumet à une expérience rituelle bizarre au cours de laquelle il a « une réaction de rigidité virile tout à fait normale pour un homme [...] de [s] a *condition* » (il a le cancer ! *je souligne*), et dont il sort guéri. Le cancer s'est miraculeusement évaporé... Inquiet, pensant à une rechute possible, il apprend que celle-ci n'est pas possible, car lui, comme ses bienfaiteurs, sont tous morts déjà. Plus horrible que fantastique...

Je révèle les secrets de ces nouvelles à chute sans vergogne. À tout prendre, mieux vaut revenir à Lovecraft, dont on connaît depuis longtemps tous les ressorts, mais dont l'œuvre demeure fascinante, l'écriture et l'imagination aidant. Ici la fascination a ses limites — je suis généreux — et c'est dommage.